

Chapitre IV : Le normal et le pathologique

Le normal et le pathologique sont des catégories nécessaires pour appréhender la santé et la maladie, aussi bien pour la biologie que dans le cadre de la relation entre le médecin et son patient. Ces catégories sont fréquemment utilisées. De manière simple, elles s'opposent, le pathologique étant conçu comme l'autre de la santé, sa diminution ou sa négation.

Pour Canguilhem, ces catégories doivent faire l'objet d'un examen précis, car elles sont trop souvent utilisées à mauvais escient. La vie est traversée du normal *et* du pathologique. Aucune vie ne peut se dérouler sans expérimenter le pathologique, c'est-à-dire la maladie et la souffrance. Alors ces deux notions ne sont pas contradictoires. La maladie offre à la vie de s'inventer autrement, de s'approfondir ou de se déplacer. Par exemple, boiter est une pathologie du point de vue du normal érigé en norme absolue mais on peut boiter en bonne santé, c'est-à-dire en inventant d'autres normes d'habiter son corps et son milieu.

Cela ne signifie pas pour autant que la notion de pathologique ne signifie rien par elle-même pour Canguilhem. Elle a un sens indéniable quand elle est formulée par le malade lui-même. En l'utilisant, le malade traduit sa difficulté, voire son impossibilité, à s'adapter à la vie-événement, à l'imprévisible. Le malade rétrécit son milieu car le milieu ouvert est devenu trop grand pour lui, il n'a plus suffisamment de vitalité pour l'aborder. Ce qui est pathologique pour Canguilhem c'est alors non pas la maladie ou le handicap mais l'incapacité pour le sujet à pouvoir s'inventer en son milieu, lequel n'est jamais figé mais toujours ouvert à l'imprévisible et à la rencontre.

Il faut donc prendre soin de distinguer deux sens du pathologique, celui qui renvoie à l'expérience de la maladie, de la fatigue ou de la douleur et qui n'est en vérité que l'occasion pour la santé de continuer à s'inventer et celui qui renvoie à un état du sujet, dès lors qu'il n'arrive plus à affronter son monde car il est trop diminué.

Le chapitre « Le normal et le pathologique » de *La Connaissance de la vie* commence par interroger la relation entre ces deux termes :

- 1) Pathologique est-il un concept identique à celui d'anormal ? (Retraduisons cette question : la maladie signifie-t-elle l'anormalité ?)
- 2) Est-il (le pathologique) le contraire ou le contradictoire du normal ? (Retraduisons : la maladie est-elle l'autre de la normalité?)
- 3) Le normal est-il identique à sain ? (Retraduisons : la normalité est-elle la santé?)
- 4) Et l'anomalie est-elle la même chose que l'anormalité ? (Distinguons anomalie et anormalité : les deux mots signifient une déviation par rapport à la norme. Mais anomalie est utilisée dans un sens neutre et descriptif, tandis qu'anormalité a des implications négatives et normatives. L'anomalie est un écart par rapport à un modèle-type mais cet écart n'est pas pathologique. Le modèle-type n'est pas une réalité concrète donc il n'existe pas.)
- 5) Et que penser enfin des monstres ? (Ce point sera surtout approfondi dans le chapitre *La monstruosité et le monstrueux*)

Canguilhem rappelle ensuite la triple dimension de la vie : biologique, sociale et existentielle. Il est absurde de vouloir séparer ces trois dimensions. Dans la maladie, ce sont ces trois dimensions qui sont touchées. On ne peut pas les distinguer, sinon on réduit la vie humaine.

Mais alors qu'est-ce qu'une vie normale ? On voit bien qu'il est difficile, voire impossible de répondre à une telle question. Si on définit la normalité par des moyennes, on comprend très vite que dans le cas du vivant, cela ne peut pas fonctionner. Il y a trop de différences individuelles, liées au temps et à l'espace. Si on définit la normalité, par un idéal au sens d'une « forme parfaite », il n'y a pas non plus de normalité possible, puisque tout sujet vivant s'écarte nécessairement de cette norme. Aucun vivant ne peut prétendre incarner l'idéal du vivant. Chaque être vivant est toujours trop ou pas assez par rapport à des idéaux-types. C'est ce qu'ont très bien compris les vitalistes.

Pour Bichat (1771-1802), le propre de la vie est de pouvoir s'écartez des normes, au sens de moyenne, contrairement aux objets matériels qui sont toujours eux-mêmes. Un organisme n'est pas un simple mécanisme, se répétant à l'infini. Le mécanisme est uniforme, l'organisme est multiforme. La vie est possibilité de s'écartez et de s'inventer, sinon elle n'est plus la vie. Elle est « vitalité renouvelée » (p.200)

« Le vitalisme, c'est la simple reconnaissance de l'originalité du fait vital. » p.201 (Le vitalisme s'est affirmé contre le mécanisme cartésien qui était fondé sur le principe d'inertie (inertie de la matière). L'inertie (du latin *iners, inertis* : inhabile à, sans capacité, sans énergie, inactif) est exactement le contraire du vivant.) Dès lors, les caractères d'irrégularité et d'altération font partie de la vie. Ils n'en sont en aucun cas les contradictions. Dans cette perspective, opposer le normal et le pathologique n'a aucun sens.

Il faut donc refuser la pathologisation des variations par rapport à des normes pré-définies de la santé comme le fait une certaine conception scientifique, médicale ou biologique. « Trop souvent, les savants tiennent les lois de la nature pour des invariants essentiels dont les phénomènes singuliers constituent des exemplaires approchés mais défaillants à reproduire l'intégralité de leur réalité légale supposée. Dans une telle vue, le singulier, c'est-à-dire l'écart, la variation, apparaît comme un échec, un vice, une impureté » p.201 Or pour Canguilhem, le singulier est nécessairement écart avec la norme. Aucun humain n'est parfaitement « moyen », aussi bien au sens descriptif (sans anomalie) qu'au sens normatif (sans anormalité). « Le singulier est donc toujours irrégulier » ou encore infidélité à la loi générale et cela n'est pas un défaut mais ce qui le constitue, ce qu'il est !

Claude Bernard (1813-1878) avait déjà envisagé cette distinction entre l'individu et le type comme étant le propre de la vie mais il n'est pas allé assez loin. Il a en effet cherché à montrer l'inverse, à savoir que comprendre la vie c'est en saisir les mécanismes permanents et universels. « On sait combien [...] Claude Bernard a déployé d'énergie pour affirmer la légalité des phénomènes vitaux, leur constance aussi rigoureuse dans des conditions définies que peut l'être celle des phénomènes physiques, bref pour refuser le vitalisme de Bichat, considéré comme un indéterminisme ». Ainsi Canguilhem fait-il dialoguer le vitalisme et le mécanisme, en faveur du vitalisme, à condition qu'il ne consacre pas l'ineffable. On peut dire la vie en sa généralité sans pour autant l'abolir en ses individualités et spécificités.

Canguilhem s'oppose à toutes les mécanisations du vivant. La biologie n'est ni de la physique, ni de la chimie. Bernard le reconnaît finalement lui-même quand il écrit : « La vérité est dans le type, la réalité se trouve toujours en dehors de ce type et elle en diffère constamment. Or, pour le médecin, c'est là une chose très importante. C'est à l'individu qu'il a toujours affaire. Il n'est point de médecin du type humain, de l'espèce humaine. » p.202 Bernard oppose ici la vérité scientifique à la réalité sensible sans pour autant critiquer la suffisance de la vérité scientifique. En effet, si Bernard reconnaît l'écart entre l'individu et le type, il fait de cet écart un obstacle : « l'obstacle à la biologie

et à la médecine expérimentale réside dans l'individualité. » p.203. Pour le dire simplement, pour Bernard connaître le vivant, c'est faire abstraction des différences individuelles.

Pour Canguilhem, Bernard n'est pas allé assez loin. Il n'a pas déconstruit la croyance en un idéal-type qui suffirait à comprendre l'intégralité des individualités. Au fond, Bernard est resté dans une logique idéaliste, telle qu'on la trouve chez Platon, de la connaissance. Connaître vraiment, c'est connaître l'essence ou l'idée de la chose, indépendamment de ses manifestations sensibles. Mais pour Canguilhem cela n'est pas possible car la connaissance de la vie est toujours une connaissance en mouvement, aussi bien du fait de celui qui est à connaître et qui par là-même vit que celui qui connaît et qui lui aussi vit. En cela, la connaissance doit se déployer dans l'élément du singulier. Canguilhem s'en réfère alors à Aristote qui reprochait justement à Platon ses abstractions. Pour Aristote, comprendre les choses vivantes de la nature suppose de les comprendre telles qu'elles sont sensiblement, c'est-à-dire aussi bien comme matière et comme forme. Aucune vie ne se déroule selon un plan idéal ou « une essence achevée » p.204.

Canguilhem montre donc contre Bernard que « l'irrégularité, l'anomalie ne sont pas conçues comme des accidents affectant l'individu mais comme son existence même. » p.204 Ici l'individualité est l'aventure de la vie qui se déploie différemment chez chacun, et non comme son échec. Ici la valeur est dans le vivant qui tente sa propre vie et non plus dans les lois générales de la vie : « Finalement c'est parce que la valeur est dans le vivant qu'aucun jugement de valeur concernant son existence n'est porté sur lui. » p.205 L'idée qu'il y aurait une vie normale est absurde car elle est contraire à la vie comme vitalité, créativité et déploiement s'adaptant sans cesse à des milieux non figés. La santé, c'est vivre en son milieu mais cela n'est pas correspondre à des normes générales. Une telle correspondance serait en vérité mortifère, puisqu'elle serait répétition ou conservation d'un état identique. On peut bien se porter et avoir des anomalies. Alors « l'anomal c'est simplement le différent. »

Pour Canguilhem, il s'agit, par conséquent, de refuser l'idée biologique d'une vie manquée et son corollaire, à savoir l'idée d'une vie réussie. Ces deux idées sont fausses, voire dangereuses, car elles prétendent mieux savoir ce qu'est la vie que la vie elle-même. « Il ne peut rien manquer à un vivant, si l'on veut bien admettre qu'il y a mille et une façons de vivre. De même qu'en guerre et en politique il n'y a pas de victoire définitive, mais une supériorité ou un équilibre relatifs et précaires, de même dans l'ordre de la vie, il n'y a pas de réussites qui dévalorisent radicalement d'autres essais en les faisant apparaître manqués. » p.206. On ne peut définir la santé de façon exhaustive ou absolue car la santé c'est précisément la possibilité de devenir, de ne pas rester identique à elle-même. Etre en bonne santé, c'est s'adapter, au sens de s'ouvrir et d'accueillir des altérités. La comparaison avec le politique est éclairante : un état de paix n'est jamais définitif mais un équilibre à maintenir et surtout à transformer sans cesse. L'équilibre est produit par le mouvement et non par l'immobilité ! L'équilibre en cela est dynamique. Il doit s'inventer et s'ajuster sans cesse aux événements et aux nouveaux besoins, s'il veut durer. Il doit (s') essayer en permanence : en cela, c'est bien le déséquilibre qui permet l'équilibre. Marcher est une expérience de l'équilibre comme dépassement permanent du déséquilibre !

Dès lors, le mutant, ou ce qui nous appelons le « monstrueux » en biologie est celui qui permet d'autres équilibres. « Pour une espèce donnée, il faut admettre une certaine fluctuation des gènes, dont dépend la plasticité de l'adaptation, donc le pouvoir évolutif. »

La conclusion est claire :

« On peut donc conclure ici que le terme de « normal » n'a aucun sens proprement absolu ou essentiel. Nous avons proposé, dans un travail antérieur que ni le vivant, ni le milieu ne peuvent être dits normaux si on les considère séparément, mais seulement dans leur relation. C'est ainsi seulement qu'on peut conserver un fil conducteur sans la possession duquel on devra tenir nécessairement pour anormal – c'est-à-dire, croit-on, pathologique – tout individu anomal (porteur d'anomalies), c'est-à-dire aberrant par rapport à un type spécifique statistiquement défini. » p.208
Dans le processus de la vie, l'exception est non seulement normale, elle est nécessaire.

Ne pas pathologiser le pathologique est extrêmement important, car cela permet de comprendre la beauté de chaque vie en son déploiement incommensurable. Chaque vie est une proposition, une expérimentation et cela n'est aucun sens à vouloir la redresser selon une moyenne ou un idéal-type. En cela, le médecin n'est pas celui qui rétablit des normes mais celui qui considère chaque patient à partir de lui-même : « Ne perdons pas de vue que ce qui intéresse le médecin, c'est l'homme. » p.208 L'homme est plus complexe à connaître que les animaux, car il peut agir sur son milieu : « l'homme est ce vivant capable d'existence, de résistance, d'activité technique et culturelle dans tous les milieux. » p.209 C'est donc toute cette énergie qu'il s'agit de connaître et de soutenir, la possibilité pour chaque humain d'inventer quelque chose de soi en son milieu.

Mais attention, cela ne signifie pas pour autant que le mot « pathologique » n'a jamais de signification. Le pathologique, c'est justement quand l'homme n'arrive plus à vivre en son milieu. Mais alors il se définit par rapport à chaque individu et non par rapport à une moyenne statistique ou un idéal-type. « C'est la raison pour laquelle des auteurs aussi différents que Laugier, Sigerist et Goldstein pensent qu'on ne peut déterminer le normal par simple référence à une moyenne statistique mais par référence de l'individu à lui-même dans des situations identiques successives ou dans des situations variées. » p.210

Que signifie le pathologique ?

« Une altération dans le contenu symptomatique n'apparaît maladie qu'au moment où l'existence de l'être, jusqu'alors en relation d'équilibre avec son milieu, devient dangereusement troublée. » p.211
La distinction entre le normal et le pathologique n'a de sens que si elle est posée par l'individu lui-même et non par un diagnostic extérieur à lui : « Quand un individu commence à se sentir malade, à se dire malade, à se comporter en malade, il est passé dans un autre univers, il est devenu un autre homme. La relativité du normal ne doit aucunement être pour le médecin un encouragement à annuler dans la confusion la distinction du normal et du pathologique. » p.213

Ce qui relève du pathologique c'est la difficulté éprouvée par un humain à s'adapter aux événements de la vie. Il doit alors s'extraire du milieu ordinaire (ou le rétrécir) en s'imposant des normes qui lui permettent de souffrir le moins possible. En cela, « ... la vie à l'état pathologique n'est pas absence de normes mais présence d'autres normes. En toute rigueur, « pathologique » est le contraire vital de « sain » et non le contradictoire logique de normal. » p.214

« Comme le dit Goldstein, les normes de vie pathologique sont celles qui obligent désormais l'organisme à vivre dans un milieu « rétréci », différant qualitativement, dans sa structure, du milieu antérieur de vie, et dans ce milieu rétréci exclusivement, par l'impossibilité où l'organisme se trouve d'affronter les exigences de nouveaux milieux, sous forme de réactions ou d'entreprises dictées par des situations nouvelles. » p.215.

Le contraire du pathologique est donc la santé et en aucun cas la normalité :

« La santé est précisément, et principalement chez l'homme, une certaine latitude, un certain jeu des normes de la vie et du comportement. Ce qui la caractérise c'est la capacité de tolérer des variations des normes auxquelles seule la stabilité, apparemment garantie et en fait toujours nécessairement précaire, des situations et du milieu confère une valeur trompeuse de normal définitif. L'homme n'est vraiment sain que lorsqu'il est capable de plusieurs normes, lorsqu'il est plus que normal. » p. 215 Etre en bonne santé, c'est dépasser les crises pour instaurer un nouvel ordre.